

---

*H-France Forum*, Volume 6, Issue 3 (Summer 2011), No. 2.

Edward Berenson, *Heroes of Empire: Five Charismatic Men and the Conquest of Africa*. Berkeley: University of California Press, 2011. xii + 376 pp. Maps, plates, endnotes, and index. \$29.95 (cl). ISBN 978-0-23427-7.

Review essay by Marie-Ève Thérenty, Université de Montpellier III, Institut universitaire de France.

Le livre d'Edward Berenson, *Heroes of the Empire, five charismatic men and the conquest of Africa*, passionnant et stimulant, porte sur la construction des empires coloniaux français et britannique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Berenson choisit comme angle d'attaque l'aventure de cinq grands colonisateurs de l'Afrique : Henry Morton Stanley avec sa célèbre rencontre avec le docteur Livingstone près du lac Tanganyika en 1871 et sa très critiquable expédition de 1887 pour délivrer Emin Pasha en Equatoria ; Pierre Savorgnan de Brazza, héros pacifique de la conquête du Congo en 1880 et président de la commission chargée d'enquêter en 1905 sur les exactions des colons dans ce même pays ; le britannique Charles Gordon qui meurt à Khartoum en martyr pour la Grande-Bretagne, en 1885 ; Jean-Baptiste Marchand, auteur d'une expédition quelque peu fantaisiste et malheureuse qui se termine par un bras de fer perdu avec le général britannique Kitchener à Fachoda au Soudan en 1898 et Hubert Lyautey, résident général à partir de 1912 du protectorat marocain après une « pacification » réussie.

Cet ouvrage raconte par le prisme de ces cinq explorateurs l'épopée de la colonisation de l'Afrique ou plutôt il démonte, avec une grande efficacité, la manière dont la presse a représenté les expéditions coloniales, faisant notamment de ces cinq hommes, dans une Europe en pleine confusion sur ses valeurs, des héros modernes, aux dépens d'une réalité sur le terrain plus mitigée et même souvent tragique. À l'aide d'analyses des médias d'époque, notamment de la presse quotidienne et des journaux illustrés, Edward Berenson décrit précisément le processus de la mythification collective en montrant que ces héros vont incarner une forme d'image idéale de la nation à un moment où les hommes politiques, déçus, ne peuvent pas assumer cette symbolisation. La France vient de connaître le double traumatisme de la défaite militaire devant l'Allemagne et de la Commune, l'Angleterre souffre profondément du déclin économique et financier de ses élites. Les deux pays sont en quête d'un nouvel héroïsme qui s'incarne différemment selon les nations : la Grande-Bretagne va se chercher plutôt une chrétienté musclée alors que la France préférera une sainteté séculière. Berenson relie également cette quête d'idoles viriles—ou supposées telles—à la crise des valeurs masculines de la fin-de-siècle. La force du livre de Berenson est de montrer que la déformation médiatique de la réalité, loin d'être forcément une falsification concertée des événements, peut simplement répondre à une demande collective et nationale, quasiment inconsciente ici, de masculinité, d'héroïsme et de pacifisme. Même si de fait ces « héros » ont tous contribué à une entreprise coloniale qui a infligé une souffrance considérable au continent africain et sans doute également renforcé les stéréotypes raciaux en Europe. Au-delà du caractère historique de cet essai et de son apport à l'histoire de la colonisation, le livre d'Edward Berenson est un livre d'actualité sur les médias, propre à éclairer certains aveuglements collectifs obtenus par une construction médiatique largement portée par une communauté. Le phénomène que décrit Berenson, s'il corrobore les analyses de Benedict Anderson sur les communautés imaginées,<sup>[1]</sup> décrit aussi l'envers du décor, les déflagrations concrètes connexes à la construction d'une nation.

Un des mérites de Berenson est donc d'insister sur les effets structurants des médias de masse détectables dès les prémices de la grande presse d'information dans les années 1870. J'insisterai maintenant essentiellement sur cet aspect qui me paraît absolument central dans le livre.

Edward Berenson rappelle assez tôt dans son ouvrage que dans un régime d'information de masse, la presse ne rend pas compte de l'événement, elle le crée. C'est encore plus vrai en Afrique du fait du développement imbriqué de l'exploration et du reportage, le reportage paraissant être la version journalistique de l'exploration. Significativement le premier héros dont traite Edward Berenson, Stanley, avant d'être un colonisateur, est un reporter du *New York Herald* ; il révolutionne la pratique du reportage en se plaçant au milieu du champ et en créant l'événement qu'il va couvrir. La réussite de cette opération se manifeste à la renommée de la réplique suivante : « Doctor Livingstone, I presume ? » Les autres explorateurs qui ne sont pas journalistes de profession sauront se faire accompagner de reporters, des doublures qui construisent leur mythe. Marchand est suivi par le reporter Charles Castellani, peintre-reporter qui le couvre pendant un an pour *L'Illustration*. Brazza, lors de l'expédition de 1905 au Congo, est accompagné par le journaliste Challaye qui fait son rapport régulièrement au *Temps*. Les reporters mettent au service de ces expéditions une parole épique de l'Aventure qui contribue à la culture coloniale définie par Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire.[2] Le reporter, précurseur des *embedded journalists* actuels, se veut le témoin-ambassadeur[3] de l'expédition coloniale, celui qui est là pour incarner le public moyen et lui donner un regard censé objectif sur les événements.

L'examen d'autres corpus d'expéditions coloniales corroborerait entièrement les conclusions d'Edward Berenson et confirmerait que le reportage et donc un nouveau journalisme d'information se sont légitimés dans ces expéditions, grâce une forte connivence entre les journalistes et les colonisateurs. J'en veux pour exemple l'expédition française au Tonkin de 1881 où j'ai relevé des phénomènes frappants d'identification entre le reporter Paul Bonnetain et le général commandant les armées, confirmant ce que décrit Edward Berenson. Le reporter devient peu à peu soldat, endossant l'idéologie colonisatrice tandis que de manière très révélatrice, le général finit par endosser le rôle du reporter. « Sur le calepin où je note mes impressions au crayon, chemin faisant, à la diable et sténographiquement – calligraphie et équitation s'accordant mal, je trouve en regard du nom du général, ces simples mots « ses yeux ».[4] Cette réduction du général aux yeux, symbole du reporter, manifeste le transfert de compétences qui s'opère entre le général et Bonnetain. Le général prend en charge la vision de l'expédition. La suite du reportage nous indique comment Bonnetain insensiblement finit par ne plus voir qu'à travers le regard de l'officier. « Le général me prend par la main et m'annonce un coup d'œil curieux ». Cette connivence, loin d'être innocente, en dit évidemment long sur la fusion opérée entre l'armée et le reportage et sur les processus curieux de l'identification entre le journaliste et le colonisateur. L'histoire du reportage et donc du journalisme et celle de l'expédition et donc du colonialisme, comme le montre si bien le livre de Berenson, sont intimement liées. On peut même aller plus loin : héroïser le colonisateur, c'est en quelque sorte sacraliser et légitimer le Journal.

En dehors même de l'utilisation du reportage comme miroir, les cinq héros du livre de Berenson sont des communicants hors pair et savent soigner leur image. Edward Berenson, dans une très belle étude iconographique de différents portraits très posés de Brazza, montre comment ce dernier se construit une image d'apôtre de l'idée africaine en réinvestissant une iconologie religieuse. Hubert Lyautey, sans être reporter, est doté d'une belle plume et publie dans les revues des articles réflexifs donnant un arrière-plan théorique à son aventure coloniale, à l'image de son célèbre article « Du rôle colonial de l'officier » publié en 1899 dans la *Revue des deux mondes*. Il sera même en 1912 élu à l'Académie française ! Stanley, après avoir construit magistralement sa *story* de la rencontre avec Livingstone, réussit à faire de son expédition obscure et maudite pour sauver Emin Pasha—expédition qui s'est caractérisée par des exactions qui ont inspiré le célèbre ouvrage de Joseph Conrad, *Au cœur des ténèbres*—une réussite communicationnelle en gérant la médiatisation de son mariage et surtout en organisant avec l'éditeur Marston la sortie mondiale d'un livre de souvenirs qui paraît simultanément en douze langues différentes.

Mais l'obtention d'un consensus national n'est possible qu'au prix d'une reconstruction de la réalité de ces expéditions par les journaux. Le terme de reconstruction d'ailleurs est peut-être impropre car il implique la possibilité d'une information totalement neutre, ce qui évidemment est problématique. Justement Edward Berenson insiste avec beaucoup de subtilité sur la spécificité nationale de chaque fabrique journalistique. À propos du cas de Stanley, il montre bien par exemple comment une nouvelle forme de journalisme américain qui raconte des histoires sensationnelles sur les personnes en évitant les événements politiques et le débat choque profondément toute une tradition britannique d'une presse centrée sur les faits. L'affaire Stanley, en révélant la bipolarisation du journalisme anglo-saxon, montre l'ampleur et les limites de la mondialisation médiatique. Revenant sur la tradition littéraire du journalisme français, Berenson démontre également comment la fictionnalisation et « l'épopéisation » de l'expédition coloniale contribuent à une mythologisation de ces héros et aussi, c'est le revers de la médaille, à une omission des massacres et des tortures en Afrique. L'hyperbole sert des descriptions laudatives et la comparaison avec des personnages de fiction ou des personnages historiques, chevaliers ou martyrs, permet une idéalisation de la réalité. On pourra d'ailleurs opérer un rapprochement intéressant à ce sujet entre le livre d'Edward Berenson et l'ouvrage récent de Venita Datta [5] qui examine les représentations de héros fictionnels et réels (Napoléon, Jeanne d'Arc, Cyrano de Bergerac) dans la presse et dans le théâtre de boulevard. Elle aussi relie le processus d'héroïsation à la défaite française de 1870 et à une problématique *gender*.

La méthodologie de Berenson, qui s'appuie sur un retour à la source des textes et sur une connaissance très précise des différents genres journalistiques, rencontre les travaux de Jean-François Tétu sur la textologie et sur l'illustration de presse [6] mais aussi et surtout ceux des historiens de *La Civilisation du journal*. L'ambition de cette dernière équipe, à laquelle ont participé une soixantaine de chercheurs, a été de démontrer dans un ouvrage encyclopédique à paraître en septembre [7] que le journal, par les caractères de sa production, l'ampleur de sa diffusion et les rythmes nouveaux qu'il impose au cours ordinaire des choses, modifie profondément l'ensemble des activités (sociales, économiques, politiques, culturelles, etc.), des appréciations et des représentations du monde, projetées toutes ensemble dans une culture, voire dans une « civilisation » de la périodicité et du flux médiatique. Et que c'est au cœur du XIX<sup>e</sup> siècle que ce processus, entamé de plus longue date, mais accéléré alors par les transformations économiques et les enjeux idéologiques dont le journal est aussi l'instrument, trouve les conditions de sa réalisation. Pleinement achevée à l'aube de la Grande Guerre, cette inscription du pays dans un cadre désormais régi par le principe de l'écriture et de la lecture périodiques constitue une mutation anthropologique majeure, aux sources de notre modernité médiatique, et qui doit être étudiée en tant que telle. L'ouvrage d'Edward Berenson s'inscrit, me semble-t-il, dans cette optique en montrant comment l'entrée dans l'ère médiatique modifie en profondeur le rapport des puissances européennes à leurs empires qui deviennent paradoxalement le lieu de construction d'une identité nationale. De même l'ouvrage d'Edward Berenson explicite aussi combien la spécificité littéraire du journalisme à la française généralise un discours social fictionnalisant [8] et entraîne sans doute aussi la production d'un imaginaire puissant avec des effets sur le réel insoupçonnés jusqu'à présent.

Certes un historien positiviste aura peut-être envie de rappeler les importants bénéfices économiques et sociaux qu'escomptaient les nations colonisatrices, bénéfices qui n'étaient peut-être pas seulement fantasmatiques. Mais l'étude de la même période de l'expansion coloniale sur d'autres corpus corrobore la thèse de Berenson d'une vision du réel très médiatisée par la littérature. J'avais été moi-même frappée cherchant dans les journaux le compte rendu de l'important discours de Jules Ferry du 28 juillet 1885 sur la colonisation de le trouver dans les colonnes du *Temps* joutant cet extraordinaire roman-feuilleton de l'idéalisation du républicanisme colonial qu'est *Mathias Sandorf* de Jules Verne. D'un côté le roman semblait fondé par cette proximité du discours politique et de l'autre, et plus curieusement encore, le discours colonial trouvait un appui inattendu et évidemment problématique dans cette fiction qui justifie la colonisation avec le même appareil idéologique que le discours de Ferry : les raisons économiques (les débouchés), les idées de civilisation (le devoir des races supérieures envers les races inférieures) et des

facteurs d'ordre politique et national. On pourrait donc envisager de compléter le processus de fabrication de l'information décrypté par Berenson en montrant comment l'idéologie peut être médiatisée par d'autres phénomènes que la personnification comme le roman-feuilleton par exemple. Par ailleurs, l'importance de l'idéologie est peut-être un peu minorée dans le livre d'Edward Berenson qui s'intéresse surtout à prouver le primat absolu de l'incarnation héroïque sur les appareils idéologiques.

Edward Berenson démonte avec brio la construction d'une opinion publique par le journalisme d'information et notamment par l'intermédiaire d'éditos consensuels et patriotes comme ceux de Jean Frollo dans le *Petit Parisien*--en fait, Jean Frollo n'existe pas, ce pseudonyme collectif donne la position du journal. Mais peut-être globalement la presse est-elle moins monolithique qu'il n'y paraît au premier abord. Edward Berenson le souligne lui-même lorsqu'il montre que la commission d'enquête sur les exactions commises au Congo a finalement été programmée après un fait divers particulièrement atroce relaté dans un journal ou lorsqu'il revient sur le travail extraordinaire d'enquête mené par Gustave Rouannet pour *l'Humanité* à partir de 1905 pour le Congo. La presse a joué aussi très tôt un rôle de dénonciation des abus de la colonisation. Le problème est, comme souvent, une question de rapport de forces. *Le Figaro* publie par exemple, dès 1869, le roman *Les aventures de Tartarin de Tarascon* d'Alphonse Daudet. Sans doute, le roman, fortement maltraité par Alexandre Duvernois secrétaire de rédaction du *Figaro* et ardent partisan de la colonisation, ne rencontre pas grand succès lors de cette première publication. Mais il porte déjà un regard étonnamment aigu sur les expéditions coloniales du haut-de-page et sur toute tentative d'héroïsation abusive du colon. Plus tard, on pourrait aussi revenir sur l'étonnant reportage de Julien Viaud, alias Pierre Loti qui, officier dans l'armée française, donne tout d'un coup une autre vision de l'expédition coloniale. Dans des pages insoutenables livrées au *Figaro* en 1883, il donne sa vérité du champ de guerre du Tonkin : des armées ennemies sous-développées s'affrontent à une armée française ivre de ses victoires et qui, sur le terrain, se venge dans le pillage et l'atrocité de sa peur.

Ceux qui haletaient de peur, tapis dans des trous, qui *faisaient les morts*, cachés sous des nattes ; qui râlaient en tendant les mains pour demander grâce, qui criaient : « Han !... Han ! » d'une voix déchirante, - ils les achevaient, en les crevant à coups de baïonnette, en leur cassant la tête à coups de crosse.[9]

Certes cette parole non autorisée et d'autant plus scandaleuse qu'elle provient du cœur même des armées a été punie, certes Loti est l'auteur d'un texte atypique mais ces exemples nous rappellent que la caractéristique de la parole médiatique est aussi d'être polyphonique et contradictoire.

La grande force du livre d'Edward Berenson, au-delà de son apport important à l'histoire de la colonisation et des médias, est de jeter un trouble salutaire sur nos régimes démocratiques contemporains plus que jamais soumis à la loi des médias. Si le traitement médiatique de certains événements récents--la mort d'Oussama Ben Laden, l'affaire Strauss-Kahn--ne nous avaient pas déjà invités à réfléchir sur l'emballement médiatique dans nos sociétés contemporaines, le livre d'Edward Berenson serait là pour nous rappeler qu'il peut y avoir manipulation sans qu'il y ait complot politique et que le désir des peuples peut fabriquer de colossales illusions médiatiques d'autant plus difficiles à dissiper qu'elles sont collectives et qu'elles reposent sur la force d'un récit aussi séduisant qu'apparemment rationnel. En temps de campagne présidentielle en France et aux Etats-Unis, c'est-à-dire dans des régimes fondés sur l'élection au suffrage universel du chef de l'état, le livre de Berenson nous incite aussi à nous méfier de la starification et de l'héroïsation des hommes politiques.

Précisons enfin que ce n'est pas le moindre des mérites du livre d'Edward Berenson que de se lire comme un roman. Le sujet s'y prête puisque chaque chapitre, décrivant la progression difficile d'Européens dans les milieux hostiles de l'Afrique noire, dans des pérégrinations effectivement surhumaines et héroïques ressuscite dans nos mémoires nos lectures enfantines de romans d'exploration du XIXe siècle depuis Jules Verne jusqu'à Louis-Henri Boussenard. Le plaisir de la lecture ne vient pas

d'ailleurs seulement du plaisir du récit mais aussi de la construction à la fois rationnelle et en même temps subtile d'un livre fondé sur la succession de sept épisodes de l'épopée coloniale avec des effets de surprise, des retours en arrière, des insertions informatives. Le livre d'Edward Berenson est une grande réussite peut-être parce qu'il marie avec brio l'art du *story-telling* américain, le point de vue des *post-colonial studies* avec les acquis récents de l'histoire culturelle des représentations à la française. [10]

## NOTES

[1] Benedict Anderson, *Imagined communities. reflections on the origin and spread of nationalism*, paru en 1983 (traduction française 1996, *L'imaginaire national: réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme* (Paris, La Découverte).

[2] Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire, *Culture coloniale. La France conquise par son Empire, 1871-1931* (Paris: Collection Autrement, 2003).

[3] Sur cette notion de « témoin-ambassadeur », nous renvoyons à Géraldine Muhlmann, *Une histoire politique du journalisme, XIXe-XXe siècle* (Paris: Le Monde-PUF, 2004).

[4] Paul Bonnetain, *Au Tonkin* (Paris: Victor Havard, 1885).

[5] Venita Datta, *Heroes and legends of fin-de-siècle France* (New York: Cambridge University Press, 2011).

[6] Voir par exemple ce très bel article : Jean-François Tétu, « L'illustration de presse au XIXe siècle », dans *Le discours de presse au dix-neuvième siècle : pratiques socio-discursives émergentes*, *Semen*, n°25, 2008, <http://semen.revues.org/8227>.

[7] Dominique Kalifa, Philippe Régner, Marie-Ève Thérénty et Alain Vaillant (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse* (Paris: Nouveau monde éditions, 2011).

[8] Sur ce point nous renvoyons à Marc Angenot, *1889, un état du discours social*, Montréal / (Longueuil: Éditions du Préambule, 1989) [Collection « L'Univers des discours »] et aussi peut-être à Marie-Eve Thérénty, *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIXe siècle* (Paris: Seuil, 2007).

[9] Pierre Loti, *Le Figaro*, 17 octobre 1883.

[10] Sur ce point, on pourrait renvoyer aux ouvrages de Dominique Kalifa et notamment *L'Encre et le sang. Récits de crime et société à la Belle Epoque*, (Paris : Fayard, 1995) ; *Crime et culture au XIXe siècle*, (Paris: Perrin, 2005) et *Biribi. Les bagnes coloniaux de l'armée française* (Paris: Perrin, 2009).

Marie-Ève Thérénty  
Université de Montpellier III  
marie-eve.therenty@univ-montp3.fr

Copyright © 2011 by H-France, all rights reserved. H-France permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. H-France reserves the right to withdraw the license for redistribution/republication of individual reviews at any

time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of *H-France Forum* nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France.

*H-France Forum*, Volume 6, Issue 3 (Summer 2011), No. 2